

l'enfant spectateur
et la quête du sens
par Serge Tisseron

31 JANVIER 2001

IMAGES EN BIBLIOTHÈQUES

CEMEA

STAGE

OBSERVATOIRE DU JEUNE SPECTATEUR

PAR SERGE TISSERON
psychiatre et psychanaliste
spécialiste des enfants.

Auteur (entre autres) de :

- ✦ Psychanalyse de l'image (éd. Dunod 1995)
- ✦ Le bonheur dans l'image
(éd. Les empêcheurs de penser en rond 1996)
- ✦ Y a-t-il un pilote dans l'image?
(éd. Aubier 1998)
- ✦ Petites mythologies d'aujourd'hui
(éd. Aubier 2000)

L'intervention de Serge Tisseron s'est déroulée dans le cadre du stage «Observatoire du jeune spectateur» organisé par Images en bibliothèques en partenariat avec les CEMEA, du 31 Janvier au 5 Février 2001.

Cette session a rassemblé une vingtaine de vidéothécaires venus de différentes régions, pour une réflexion théorique et pratique sur le visionnement des films proposés par les collections audiovisuelles des médiathèques.

*Dominique Margot,
Déléguée générale
Images en bibliothèques*

STAGE

OBSERVATOIRE DU JEUNE SPECTATEUR

Objectif

affirmer des compétences au sein des bibliothèques, pour

- *l'enrichissement des propositions de documents audiovisuels au jeune public, à partir de collections existantes dans l'établissement*
- *l'accompagnement des jeunes spectateurs (6/12 ans) dans leurs choix de visionnement ou d'emprunt.*
- *Une volonté d'éducation à l'image des jeunes spectateurs, en les amenant à découvrir et apprécier des documents audiovisuels différents des programmes télévisés de flux.*

A l'issue de la session, les stagiaires auront la possibilité de poursuivre et approfondir la recherche, par une participation au groupe de travail "Jeune public" d'Images en bibliothèques.

Contenu

- *Apports théoriques sur le thème la place de l'enfant spectateur.*

Interventions de spécialistes : psychologue, exploitant de salle de cinéma, vidéothécaire.

- *Connaissance des films*

4 à 5 films visionnés, analysés, étudiés. L'objectif est de créer un ensemble de repères, pour travailler ensuite à partir de ces documents avec les jeunes lecteurs.

- *Réflexion sur le rôle du bibliothécaire médiateur.*

Mise en situation, pratique de l'observation des jeunes spectateurs lors d'une projection publique. A partir de cette expérimentation, mise en place d'une méthode pour susciter la curiosité, l'intérêt, la demande des enfants autour des films spécifiques proposés par l'établissement. ✦

SSERGE TISSERON

**Que faut-il prendre en compte pour appréhender la
compréhension des effets des images sur les enfants?**

Pas seulement les images elles-mêmes, bien sûr.

Il faut prendre en compte les enfants, ce qu'ils sont, leur histoire, et également leur environnement familial et éducatif. Sans

omettre leur environnement de pairs, c'est-à-dire leurs camarades de la même classe d'âge. Cet environnement de pairs est extrêmement important, car aujourd'hui la plupart des enfants ne parlent pas des images qu'ils voient avec des adultes, ils n'en parlent qu'avec leurs camarades de classe, dans la cour de récréation.

La place de l'enfant spectateur oblige donc à envisager des problèmes de psychologie, de cognition, de réception mais aussi des problèmes liés à l'organisation familiale et à l'organisation des groupes. En premier lieu, nous allons donc voir le problème de la réception des images du point de vue de la vie psychique, de ce qui se passe dans la tête de chacun. Ensuite, j'aborderai le problème des phénomènes de groupe par rapport aux images, dans la mesure où vous avez probablement plus à faire à des groupes qu'à des enfants séparés. Cette démarche a un but unique: comment faire en sorte que les images soient le mieux possible assimilées par les enfants, qu'ils se protègent le mieux possible de leurs éventuels effets négatifs ou problématiques. ✦

La relation aux images

est en train d'évoluer

considérablement :

les causes

d'un tel bouleversement.

Aujourd'hui on parle beaucoup des effets des images, et vous êtes peut-être sensibles au fait qu'on en parle d'une part en terme quantitatif et d'autre part en terme de violence : très souvent, lorsqu'on parle des images, on dit d'abord " Il y en a de plus en plus ", et puis " Elles sont de plus en plus violentes ". A ce sujet, je voudrais d'abord attirer votre attention sur le fait que les changements en cours ne concernent pas seulement la quantité des images, mais leur qualité. La relation que les enfants entretiennent avec les images est en train de changer complètement. Beaucoup de gens qui ont aujourd'hui 40, 50 ans n'arrivent plus à comprendre la relation que les enfants ont avec les images, du fait qu'eux-mêmes ont grandi en s'habituant à une autre forme de relation aux images.

1 - Une interactivité précoce, grâce au développement des nouvelles technologies

Pourquoi cette relation aux images change-t-elle? Parce qu'aujourd'hui les enfants sont introduits de plus en plus tôt à un monde d'images qui n'a rien de comparable avec celui dans lequel leurs propres parents ont vécu au même âge. Aujourd'hui, un enfant apprend très tôt à avoir une relation interactive avec les images. Il est important de savoir que la perception du cinéma par les enfants d'aujourd'hui est inséparable de tous les processus psychiques qu'ils mettent en place par le biais d'une interactivité précoce avec les images.

■ La télécommande de la télévision, un enjeu de pouvoir

Cette interactivité précoce se met d'abord en place

avec la télécommande de la télévision. Comme vous le savez, c'est un outil très décrié, ça ferait zapper sans arrêt sans aucun sens, etc. Mais il faut bien se rendre compte qu'il s'agit d'un instrument qui a permis d'introduire une possibilité de choix, et également des enjeux de pouvoirs familiaux et groupaux autour des programmes. On utilise bien sûr la télécommande pour changer de programme, mais aussi pour dire qu'on est le chef. Celui qui tient la télécommande tient le pouvoir. Si vous voyez des groupes d'enfant, vous verrez qu'il y a toute une dynamique du pouvoir, du contrôle, de la maîtrise sur le groupe, qui passe par la télécommande de la télévision. Ce n'est pas seulement un instrument pour contrôler la télévision, c'est un instrument pour dire qu'on est le patron, dans le groupe et dans la famille. Mais je reviendrai plus loin sur le rôle de la télécommande.

■ Les jeux vidéo et l'expérience "tamagoshi" : les enfants appréhendent beaucoup mieux les nouvelles technologies que les adultes.

Les enfants sont également très tôt introduits à l'interactivité avec les images par l'intermédiaire des jeux vidéos. Vous allez me dire que les jeux vidéos, c'est réservé aux riches, mais n'oubliez pas qu'il y a quelques années on trouvait, et on en trouvera à nouveau bientôt, des tamagoshi pour 20 ou 30 francs. Les tamagoshi, ce sont ces petits objets de la taille d'une montre qui proposent des animaux virtuels qu'il faut nourrir, nettoyer, promener, et amuser, pour qu'ils vivent bien.

J'aimerais évoquer une enquête anglaise qui a été faite il y a trois ans, au moment où les tamagoshi sont arrivés en Europe. Cette enquête a consisté à comparer les réactions des enfants et celles des adultes face aux tamagoshi. Et cela s'est révélé extrêmement intéressant : en fait, les enfants utilisaient les tamagoshi pour leur seul plaisir et en fonction de leurs besoins. Si tout d'un coup ils avaient envie de se mettre à l'écart, de sortir de la classe ou de quitter leur groupe, ils disaient " Bon et bien il faut que je m'occupe de mon tamagoshi ". S'ils se trouvaient en présence d'adultes, il y en avait toujours un pour dire " Pauvre enfant ! Il confond la réalité avec la fiction ". Mais l'enquête a montré qu'en réalité c'était uniquement une affaire de convenance et que l'enfant qui disait " Je m'en vais, il faut que je m'occupe de mon tamagoshi " pouvait très bien jeter son tamagoshi à la poubelle

ou le laisser hurler dans sa poche si ça l'arrangeait. La même étude a montré que les adultes à qui l'on offrait un tamagoshi étaient au contraire immédiatement pris dans une problématique d'obligation et de nécessité. Ces adultes, à qui l'on avait offert un tamagoshi souvent de façon un peu facétieuse, se sentaient obligés de s'en occuper. Et les enquêteurs ont recueilli des phrases du genre " Maintenant qu'il est là, il faut bien qu'on fasse avec, il faut bien qu'on s'en occupe, quand il est sale il faut bien le nettoyer...", et ainsi de suite.

Cette enquête a donc montré que ce n'était pas du tout les enfants qui confondaient la réalité et la fiction, mais les adultes. C'est intéressante parce ça montre que les enfants sont beaucoup mieux préparés aux nouvelles technologies que les adultes ne l'imaginent, et surtout sont beaucoup mieux préparés que les adultes eux-mêmes. J'ai d'ailleurs eu personnellement dans ma pratique thérapeutique l'exemple de familles qui venaient me voir pour savoir s'il fallait enterrer le tamagoshi après qu'il soit mort... Vous voyez le degré d'absurdité que ces familles atteignaient. Il est bien évident que pour l'enfant le tamagoshi était un jouet, un objet qu'il prenait et qu'il laissait, comme une peluche qu'il pouvait balancer dans un coin ou au contraire caresser. Mais pour l'adulte, le tamagoshi était immédiatement pris dans un ensemble d'attitudes, de comportements, qui relèvent normalement de ceux que l'on a avec les êtres vivants, et pas du tout avec les objets ou les machines.

La perception du cinéma par les enfants d'aujourd'hui est inséparable de tous les processus psychiques qu'ils mettent en place par le biais d'une interactivité précoce avec les images.

■ La télécommande du magnétoscope : un instrument qui fait basculer le questionnement sur les images de "Qu'est-ce que ça veut dire" à "Comment ça a été fait".

Cette interactivité se prolonge chez l'enfant avec la télécommande du magnétoscope, qui est une invention absolument extraordinaire. On pourrait même dire que par rapport au "poison des images" c'est le contre-poison le plus efficace que la technologie ait mis au point. La technologie a des aspects préoccupants, mais elle a ceci de bon qu'elle finit toujours par produire le contre-poison de ses propres poisons.

Evidemment, on a dit beaucoup de mal de la télécommande du magnétoscope en arguant qu'elle empêchait de regarder les grandes œuvres du cinéma comme les chefs-d'œuvre qu'ils étaient. Au début, de nombreux critiques de cinéma disaient " Arrêtez avec ça, ne regardez jamais un film de Fellini, de Godard ou d'Antonioni en accélérant certaines séquences ou en en coupant d'autres, c'est un crime de lèse-majesté, ça ne se fait pas, un film est fait pour être regardé jusqu'à la fin ". Ces critiques sont aujourd'hui morts et, évidemment, les critiques plus jeunes qui sont venus après ne tiendront jamais ce discours, qui est irrémédiablement caduc.

Aujourd'hui, la télécommande du magnétoscope est un outil qui est utilisé de façon absolument générale et notamment beaucoup par les enfants. Il est extrêmement intéressant de voir que les enfants ne l'utilisent pas comme une façon de réduire leur culture en ne regardant que des morceaux, mais comme un outil qui leur permet d'assimiler les images à leur rythme. Qu'est-ce que ça veut dire ? Lorsque nous regardons les images, il y a toujours des choses qui nous font plaisir ou nous ne font ni chaud ni froid, et puis il y a parfois des choses qui nous angoissent, nous inquiètent, nous rappellent de mauvais souvenirs. La télécommande du magnétoscope est cet outil qui nous permet de revoir ces scènes-là et

éventuellement de comprendre mieux comment elles sont fabriquées, comme le film est monté, comment les images sont groupées, comment des effets sont produits de manière à embarquer le spectateur dans le spectacle des images.

Cet outil permet aux enfants d'assimiler les images à leur rythme. Ceci a une conséquence très importante sur la conception que les jeunes ont aujourd'hui du cinéma, de la télévision, des images. On pourrait dire, pour aller vite que traditionnellement, la question principale que l'on était invité à se poser devant les images, et la question principale que les adultes de 40 à 70 ans se posent encore souvent, c'est " Qu'est-ce que ça veut dire ? ", et éventuellement "qu'est-ce que le réalisateur a voulu dire?". Or aujourd'hui, on s'aperçoit que les enfants ne se posent plus du tout cette question face aux images. Leur question principale, c'est " Comment ça a été fait ? ".

Vous pouvez en faire l'expérience en allant voir *Titanic* avec votre grand-mère et vos petits-neveux. A la sortie, allez prendre un verre, écoutez les uns et les autres. Votre grand-mère parlera probablement du jeu des acteurs et de la beauté du film qui raconte une belle histoire d'amour; vos petits-neveux diront " Mais comment est-ce qu'on a bien pu faire un bateau pareil? Ça a dû coûter très cher. Comment on a fait les scènes dans lesquelles l'eau remplit les cabines ? ". Vous verrez tout de suite, très simplement, que la question principale autour des images a complètement basculé en quelques années.

Et cette question principale des jeunes " Comment ça a été fait " rebondit évidemment sur la question suivante " Qu'est-ce que je peux en faire? ". Car il faut savoir qu'aujourd'hui, beaucoup de jeunes sont non seulement des consommateurs d'images mais également des producteurs d'images : beau-

coup ont un appareil photo jetable pour les événements importants, de plus en plus ont un appareil photo jouet quand ils sont petits et beaucoup ont chez eux un ordinateur avec un scanner qui leur permettent de récupérer des images. De plus en plus de jeunes fabriquent des cartes d'anniversaire, des

cartes de Noël ou des cartes d'amour avec leur scanner et leur logiciel de traitement d'images.

La question de la relation aux images est donc en train de basculer, de la signification des images à l'utilisation des images ou "comment ça a été fait et qu'est-ce que je peux en faire" ? Aujourd'hui, ce sont encore les enfants de milieux privilégiés qui ont ces possibilités, mais vous savez comme moi que l'équipement en informatique des ménages évolue très vite et la puissance des ordinateurs également.

2 - Les enfants objets des images : la relation à sa propre image évolue avec les progrès techniques de la photographie

■ La cause :

l'évolution des techniques de photographie : nous avons de plus en plus d'images de nous-mêmes.

Les jeunes ne sont plus aujourd'hui seulement engagés dans une relation interactive aux images, ils sont également aujourd'hui de plus en plus l'objet des images. Là aussi, faites appel à votre expérience personnelle : dans un nombre de plus en plus grand de familles, on photographie les enfants de plus en plus et sous toutes les coutures. Il y a 50 ans, quand un enfant arrivait à sa majorité, si on lui donnait toutes les images qui avaient été prises de lui dans sa famille, ça pouvait tenir dans un petit album. Il y a une dizaine d'années, il fallait plutôt quelques boîtes de chaussures, et dans 10 ans, quand on donnera à un enfant à sa majorité toutes les images qui ont été prises de lui dans son enfance, ça tiendra dans peu d'espace, quelques CD-Roms, mais si on faisait des tirages papier de toutes ces images, il faudrait une caisse

pour les contenir.

Ceci a une conséquence très importante : la relation aux images est en train de changer, mais la relation à l'image de soi est également en train de changer. Il est très important d'avoir cette idée à l'esprit, car cela explique certains comportements de jeunes qui,

Cette question principale des jeunes " Comment ça a été fait " rebondit évidemment sur la question suivante : " Qu'est-ce que je peux en faire? "

sinon, pourraient être assez incompréhensibles.

■ La conséquence :

la photo comme moyen de jouer avec sa propre image, et non plus comme représentation exacte de soi-même.

La relation à l'image de soi est donc en train de changer. Lorsque nous n'avions que quelques photos qui nous représentaient, nous pouvions croire qu'elles représentaient quelque chose de notre propre identité, que l'image reflétait quelque chose de notre vraie personnalité. Au début du siècle, dans les campagnes, les gens n'avaient qu'une ou deux images qui étaient faites d'eux, leur première communion et leur mariage. Quand les gens n'avaient qu'une image d'eux-mêmes, ils pouvaient toujours imaginer que cette image contenait quelque chose de leur apparence, et même de leur identité profonde. Mais à partir du moment où les images de soi se multiplient, nous sommes obligés d'abandonner l'illusion que les images nous représentent.

Cela peut paraître un peu abstrait, mais vous avez un exemple très concret de cette situation dans la relation que nous avons chacun avec les photographies des Photomatons. Dans les années soixante, soixante-dix, quand sont apparus les premiers Photomatons, on a vu énormément d'articles dans les journaux disant " Le Photomaton, c'est abominable, on ne se reconnaît pas ". Beaucoup de gens ont dit " avec les Photomatons, on a une gueule de condamné à la prison à perpétuité, on a une gueule de gangster". Et de nombreux intellectuels ont trempé leur plume dans l'acide pour cracher sur les Photomatons. C'était dans les années soixante, et cette idée que le Photomaton produisait des photos qui ne nous ressemblent pas reposait sur la conviction que la photographie devait nous ressembler. Or aujourd'hui nous continuons d'utiliser les Photomatons, les images de Photomaton nous ressemblent toujours aussi peu, mais plus personne ne s'en offusque. Et il existe même cette chose amusante : des gens vont se faire photographier dans les Photomatons, non pour avoir une image de ce qu'ils se sentent être, mais pour avoir une image de ce qu'ils ont la certitude de ne pas être. Ce sont des

gens qui vont se faire photographier avec un visage de clown ou de gangster simplement pour le plaisir. A travers l'usage qu'on fait de cette simple machine, le Photomaton, on comprend qu'il y a un basculement complet de la relation à l'image de soi. Aujourd'hui, les gens n'attendent plus de la photographie qu'elle les représente, ils attendent d'elle qu'elle leur permette de jouer avec l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Cela explique notamment que les jeunes, aujourd'hui, soient aussi irrévérencieux par rapport à l'image des personnes qui leur sont proches. Ils utilisent volontiers des scanners et des logiciels de morphing pour changer l'apparence de leurs parents, de leurs camarades, de leurs enseignants. On comprend bien que tout cela ne rentre pas forcément dans une démarche d'ironie destructrice, mais dans une relation nouvelle à l'image qui est une relation de jeu. Nous demandons de moins en moins aux photographies qu'elles nous reflètent, mais nous sommes de plus en plus désireux de jouer avec les images et avec les images de nous-mêmes notamment. On remarque aussi cette tendance dans le retour à la mode du carnaval, du déguisement, de

toutes ces choses qui étaient tombées en désuétude. ✦

la relation aux images

est en train de changer, mais

la relation à l'image de soi

est également en train de

changer

L'utilisation par les jeunes des images qu'ils voient

1 - Les deux façons d'intérioriser les images

J'en viens maintenant à un autre problème, celui de savoir ce que les jeunes font des images qu'ils voient. Il faut avoir à l'esprit que nous n'avons pas une seule façon de mettre à l'intérieur de nous les images que nous voyons. Car nous intériorisons les images que nous voyons, preuve en est qu'après avoir vu un film, vous allez éventuellement y repenser, donc vous allez à nouveau visualiser à l'intérieur de vous les images que vous avez vues. L'important, c'est que nous allons mettre à l'intérieur de nous les images que nous voyons de deux façons différentes.

■ Assimiler les images et les réutiliser au cours de nos expériences

La première manière va tenir compte des images qui nous habitaient déjà et des changements que ces images peuvent produire dans notre vision du monde. On peut dire que c'est une façon qui va consister à assimiler ces images, à les digérer, en ce sens que nous allons nous familiariser avec elles, établir des ponts entre les images que nous voyons et nos propres expériences, et utiliser éventuellement ces images dans une compréhension différente de nos nouvelles expériences. C'est ce but qu'ont suivi les ciné-clubs depuis leur fondation. Le but des ciné-clubs était de permettre que les gens digèrent, assimilent les images. C'est ce qui se passe dans le meilleur des cas.

■ Enfermer les images choquantes au plus profond de soi

Mais il y a une autre façon d'intérioriser les images. Il peut arriver que certaines images que nous voyons nous bouleversent, nous bousculent, nous malmènent tellement que nous allons les mettre à l'intérieur de nous, mais pas comme une espèce de stock d'images disponibles. Nous allons les enfermer à l'intérieur de nous dans une espèce de lieu caché, de pièce noire, on pourrait dire une espèce de placard. Ça peut paraître compliqué, mais en fait c'est très simple.

Ces images que nous enfermons dans une espèce de placard psychique, donc fermé, opaque, nous en avons tous l'expérience, il est facile de les repérer chez les gens avec lesquels nous parlons. Lorsque nous voyons un film bouleversant, nous évoquons parfois certaines images bouleversantes et vous aurez des gens qui vous diront " Non, je préfère ne pas parler de ça. "Ah oui, ça c'était affreux, je ne veux pas en parler. "Je ne veux plus y penser. "J'ai déjà oublié. " Ces gens ont intériorisé ces images dans un placard psychique. On voit bien la différence : si ces gens n'avaient pas intériorisé les images, ils n'en auraient aucun souvenir, ils vous diraient " Je n'ai jamais vu ça ". C'est parfois ce qui arrive d'ailleurs : ils ont tellement bien fermé le placard qu'ils en ont perdu la clé. Mais le plus souvent ils vous diront " Non, je l'ai vu, mais je ne veux pas en parler, je ne veux pas l'évoquer, je ne veux plus m'en souvenir " ou même " Je ne veux plus m'en souvenir parce que ça me rend malade, ça me donne envie de vomir, ça me donne des insomnies, je ne veux pas ".

2 - Le choix de l'une ou de l'autre façon

A travers cette expérience si simple, on comprend qu'il y a deux façons d'intérioriser les images. Il est très important de le comprendre parce que chaque fois que l'on discute avec des gens des images qu'ils ont vues, on peut avoir à faire à l'une ou l'autre de ces réactions. Il est également important de comprendre pourquoi dans certains cas nous intériorisons les images sur le mode d'une digestion psychique, nous les assimilons, et pourquoi dans d'autres cas nous intériorisons les images sous la forme d'un espèce de placard psychique. Il y a deux raisons principales à cela.

■ Le réveil d'un traumatisme enfoui

Tout d'abord, ces images peuvent recouper des désirs auxquels nous avons renoncé ou des conflits psychiques importants. Si l'on montre par exemple à un enfant dont les parents se disputent un film dans lequel des scènes de famille tragiques aboutissent au meurtre, il est probable que ces choses vont le bousculer énormément. Ces images que nous enfermons à l'intérieur de nous-même réveillent donc des traumatismes et des forces psychiques que nous craignons de ne pas pouvoir dominer.

■ L'absence d'interlocuteur avec lequel commenter les images bouleversantes

Mais la seconde raison pour laquelle certaines expériences d'images sont enfermées à l'intérieur de nous-mêmes n'est pas liée à la vie psychique personnelle, elle est liée à l'environnement. Nous enfermons certaines images à l'intérieur de nous lorsque nous ne trouvons personne qui nous permette d'assimiler ces images. L'assimilation des images, ce n'est pas seulement un phénomène psychologique, c'est aussi un phénomène relationnel. Pour assimiler ses expériences, l'être humain a besoin de s'en constituer des représentations, mais il ne peut le faire que dans ses relations avec ses proches. Là encore l'expérience est très simple. Lorsque vous décidez d'aller voir un film pénible, difficile, vous décidez plutôt d'y aller à plusieurs que seul. Parce que vous voulez pouvoir en parler à la sortie, car l'être humain est ainsi fait qu'il a besoin de ces échanges avec les autres pour assimiler ses expériences.

On voit donc bien que le processus qui aboutit au fait que certaines expériences d'images sont assimilées et que d'autres sont enfermées à l'intérieur de soi; ce processus dépend à la fois de la vie psychique et de l'environnement. Et ceci a évidemment des conséquences importantes sur le rôle joué par l'environnement dans le travail d'assimilation des images, notamment en ce qui concerne les enfants.

✦

Discussion – débat

avec les stagiaires

- ▶ Je vous propose de répondre à vos questions.

● *L'angoisse*

▶ Une stagiaire : Dans le cadre d'une animation avec des petits, j'ai une collègue qui a chanté la comptine "Loup y es-tu, que fais-tu" ? Elle chantait, moi je jouais le personnage du loup. A la fin, l'un des bébés (14-15 mois maximum) revenait se mettre devant moi comme s'il y avait quelque chose qui le perturbait avec le loup, il me regardait en réfléchissant, il y avait quelque chose qui l'interpellaient. Du coup, on en était arrivé à parler du phénomène du déguisement...

▶ Une stagiaire: Christophe avait ajouté quelque chose sur un enfant qui se déguisait devant un autre et l'autre n'aimait pas du tout...

▶ Christophe Postic (animateur du stage) : L'autre enfant était terrorisé. Que peuvent signifier les comportements de ces enfants?

▶ Serge Tisseron : Je vous trace un cadre général, mais tous les problèmes particuliers peuvent s'y loger. Les problèmes particuliers, c'est par exemple un enfant qui a une mauvaise expérience de déguisement dans sa famille, de frayeur, ça peut aussi être un enfant pour lequel le mot "loup" est relié à des représentants effrayants pour des raisons fantasmatiques personnelles. Ce sont des choses que l'on ne peut comprendre que si l'on parle avec l'enfant lui-même, c'est-à-dire " Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que ça te rappelle des mauvais souvenirs ? À quoi ça te fait penser ? ".

Dans un cadre général, on peut dire que les images n'ont ou ne semblent avoir un effet traumatique que si elles ont le pouvoir de réveiller des traumatismes précédents. On voit ça notamment dans le cadre de l'éducation sexuelle : on montre aux enfants des

images, notamment des organes génitaux des deux sexes, et on s'aperçoit que les enfants qui sont extrêmement bouleversés par ces images ont en général subi des sévices sexuels. L'image ne provoque un malaise qu'à la mesure du malaise précédemment vécu dans la réalité, et qu'elle a le pouvoir de réveiller.

D'une façon générale, je pense que lorsque vous êtes confrontés à des enfants qui supportent mal certaines représentations, certains déguisements, il est tout d'abord important de leur dire que ça n'est pas effrayant pour tout le monde mais que vous comprenez bien que ça peut l'être pour eux. D'autre part, il faut éventuellement alerter les parents sur le fait qu'il y a quelque chose chez leur enfant qui tourne autour d'une angoisse trop importante, et qui peut justifier que l'enfant voit un psychologue ou un psychiatre. De toute façon, vous ne pouvez résoudre de tels problèmes vous-mêmes.

▶ Une stagiaire : Les images en elles-mêmes ne sont pas génératrices d'angoisse, il faut forcément un contexte qui fait que l'angoisse vient.

▶ Serge Tisseron : Vous parlez de l'angoisse, mais les images provoquent aussi de la colère, de la peur, du dégoût. Le problème est évidemment de savoir si toutes ces choses sont éprouvées parce que les images réveillent des expériences vécues dans la réalité, ou si les images ont ce pouvoir à elles seules. J'ai fait une enquête de trois ans sur l'effet des images sur les 11-13 ans, et j'ai été amené à distinguer deux types de relation aux images.

1 - "Les images qui fascinent" : celles qui réveillent un traumatisme

Il y a d'abord les images qui fascinent, c'est-à-dire qui mobilisent, qui accrochent notre attention de telle façon que nous ne pouvons plus nous défaire des représentations que nous y avons vues. Et ces représentations peuvent être chargées d'angoisse, de colère, de dégoût. Il me semble que dans ces cas-là, l'image révèle toujours une expérience traumatique dont on se souvient, qui a été vécue en son nom propre ou par le biais du récit que quelqu'un de proche nous en a fait. Par exemple, certaines personnes peuvent réagir d'une manière extrêmement intense à une scène d'avalanche au cinéma parce

que leur grand-père est mort dans une avalanche et que leur grand-mère le leur a raconté.

Quelqu'un qui reste fixé sur des images bouleversantes qu'il a vues au cinéma n'a pas forcément vécu une situation semblable, ça peut être quelqu'un qui a été sensibilisé de façon traumatique à une situation semblable, mais ça peut être aussi quelqu'un qui a vécu une situation qui n'a rien à voir mais qui a mobilisé des fantasmes proches. Par exemple, l'angoisse de rester enfermé dans un tunnel n'est pas forcément celle de quelqu'un qui l'a été en réalité : il peut s'agir d'une personne qui a développé une angoisse d'être prisonnier d'un espace fermé. Les images vont, en quelque sorte, être chargées d'angoisse, de peur, de colère, ou de dégoût, à la mesure de ce qu'elles vont réveiller d'angoisse, de peur, de colère, de dégoût déjà existant chez la personne. Preuve en est que certaines images peuvent être pénibles pour certains spectateurs, alors qu'elles sont anodines pour la plupart. Ce sont les images que j'appelle les images qui fascinent, les images qui accaparent notre imagination, notre pensée, ce sont celles auxquelles on repense constamment.

2 - Les "images qui sidèrent" : l'efficacité des effets spéciaux

Il y a un autre type de bouleversement produit par les images. Il n'est pas lié aux représentations, mais au montage, au cadrage, aux effets de lumière. Il y a quelques années par exemple, un dessin animé japonais a provoqué des crises d'épilepsie chez des enfants; il s'agissait tout simplement d'un dessin animé qui était monté avec des éclairs lumineux, ce qu'on appelle en neurologie des stimulations lumineuses intermittentes, dont on sait qu'elles sont épiléptogènes. Beaucoup de films ont des stimulations lumineuses intermittentes. Alien 4 par exemple est un film dans lequel certaines séquences sont tout entières montées en stimulations lumineuses intermittentes.

Il est évident que ces images-là vont bousculer, malmenier, angoisser, parce que vous aurez des représentations très fugitives que vous n'arriverez pas à reconnaître, vous aurez de la peine à comprendre les tenants et les aboutissants, vous aurez tout d'un coup des augmentations d'intensité sonore, des cris d'agonie ou de jouissance mélangés sans que vous

sachiez quelle signification accorder à toutes ces choses. Mais vous ne pourrez pas rapporter le fait d'être malmené à une représentation précise, ça sera beaucoup plus une angoisse, un dégoût, une peur, mobilisés par des chocs sonores ou visuels.

Ces "images qui sidèrent", le cinéma en fait un usage de plus en plus important car les techniques numériques permettent aujourd'hui de fabriquer des images qui malmènent le plus grand nombre, pas du fait du contenu, mais du fait du montage, du cadrage, de l'accompagnement sonore, des couleurs, des lumières qui ont été choisies.

Il faut bien distinguer ces deux types d'image, car les premières invitent à un questionnement sur soi, "pourquoi ces images-là me font-elles ça", alors que les secondes invitent à un questionnement sur les images : "Comment sont-elles montées ? comment sont-elles fabriquées pour que ça me fasse ça ?"

► Une stagiaire : D'où les questions des enfants...

► Serge Tisseron : Tout-à-fait. J'ai eu l'occasion d'intervenir dans une Commission au Ministère pour expliquer le fait que les enfants se demandent toujours comment est fabriqué un film qui les angoisse, pour se rassurer. Il y avait là un fonctionnaire qui était sceptique; une fois rentré chez lui, il a dit à ses petits enfants " On a écouté aujourd'hui un psychiatre qui nous a dit que quand on était angoissé par les images, on se demandait comment elles étaient faites". Et ses enfants lui ont répondu " Mais oui, tu tombes des nues, nous on fait toujours comme ça ! ". En effet, les enfants essaient toujours de comprendre comment ça a été fait afin de prendre de la distance par rapport aux images et de lutter contre l'angoisse.

● *Une image de quelque chose, pour quelqu'un*

Pour tracer un cadre général de tout ça, on pourrait dire la chose suivante. Jusqu'à maintenant, les images ont été pensées par rapport à ce qu'elles représentent et à ce qu'elles signifient. " Toute image est une image de quelque chose pour quelqu'un ". L'image d'Alien est celle d'un monstre pour les spectateurs qui la regardent ; si les spectateurs ne le regardent pas, ça n'est pas une image, c'est une cassette dans une armoire. Donc toute image est une image de quelque chose pour quelqu'un. Dans cette phrase vous pouvez prendre chacun des pôles.

1 - "Une image de quelque chose"...

Jusqu'à maintenant, ce qui a été privilégié, c'est le pôle " de quelque chose ". Toute l'idéologie qui a interrogé la signification des images interrogeait le "quelque chose". Une image de " quelque chose ", une image de quoi ? Alors bien évidemment l'image d'une bouteille sur une table est celle d'une bouteille sur une table, mais certains cinéastes disent qu'il s'agit de l'image de la solitude, de la réunion inutile, de la vie à moitié vide, et ainsi de suite. Donc une image de quelque chose, c'est aussi une image de toutes les métaphores qui peuvent être attachées à la chose, éventuellement une image de Dieu si c'est une bouteille bleue et une image du Diable si c'est une bouteille rouge. Le cinéma est plein de ces images de " quelque chose " qui sont des métaphores.

2- ... Mais aussi une image "pour quelqu'un" : l'importance de la compréhension des effets des images sur soi-même

Mais toute image a un autre pôle, elle est " pour quelqu'un ". J'insiste sur le fait qu'il est extrêmement important de s'interroger sur les effets des images sur soi, parce que, de plus en plus, nous serons environnés d'images qui seront susceptibles de provoquer des effets importants sur nous parce qu'elles nous surprendront.

que les images que vous choisissiez de regarder, il n'y avait pas encore beaucoup de publicité dans les rues, et il n'y en avait pas dans les campagnes ou sur les autoroutes. Il y a 50 ans, au commencement de la télévision, il n'y avait qu'une chaîne et les journaux écrits parlaient abondamment du programme du soir. Là encore, on pouvait se préparer, on savait de quoi allaient parler les images que l'on allait voir. Or aujourd'hui, plus personne ne peut se préparer aux images qu'il va voir. Vous sortez de chez vous, vous tombez nez à nez avec une image qui peut être anodine pour votre voisin mais bouleversante pour vous. Et si vous allumez la télévision au hasard, vous avez des chances de tomber sur des images que nous n'aviez pas imaginées voir à cette heure-là et qui peuvent vous malmenner.

Des effets qui peuvent varier d'un spectateur à l'autre

Tout ceci m'amène à dire que le questionnement sur les images ne doit plus être seulement un questionnement sur la signification des images en elles-mêmes mais sur leur signification pour soi. Qu'est-ce que ces images mobilisent ou réveillent chez moi pour qu'elles me bouleversent, me fassent peur, me dégoûtent, alors qu'elles laissent mes voisins indifférents? Si vous allez au cinéma et qu'à la sortie vous parlez avec vos voisins, vous verrez que les images qui vous ont bousculé ne sont pas du tout celles qui ont les touchés. Pour résumer, il est primordial ce se demander ce que les images signifient pour chacun d'entre nous.

Aujourd'hui, plus personne ne peut se préparer aux images qu'il va voir

● *Le groupe*

Il y a encore 20 ans, vous pouviez choisir de ne voir

👤 Un stagiaire : Pensez-vous qu'il y ait une différé-

rence entre subjectivité collective et individuelle, une différence entre ce que les enfants ressentent individuellement et collectivement?

► Serge Tisseron : Dans ce domaine, c'est identique pour les enfants et pour les adultes. Là encore, faites l'expérience. Demandez à trois ou quatre de vos amis d'aller voir avec vous un film un peu problématique. A la sortie, allez dans un café pour discuter. Vous verrez qu'au début, chacun a son idée personnelle. Et puis très vite, chacun renonce à cette idée pour adopter celle qui domine dans le groupe. C'est une loi commune à tous les groupes. Si vous voulez rester en bons termes avec vos amis, en règle générale, il ne faut pas trop leur montrer que vous pensez différemment d'eux. C'est valable pour les adultes, et c'est valable pour les enfants.

1 - L'importance de l'avis du groupe chez les jeunes adolescents

Ceci vaut notamment pour les enfants qui ont entre 11 et 13 ans, la tranche d'âge que j'ai étudiée, car ces enfants-là sont en train, dans leur esprit, de se séparer de leur famille. Bien entendu tous les soirs ils rentrent chez eux, ils dorment dans leur lit et mangent la nourriture que les parents achètent, de ce point de vue-là on ne peut pas dire qu'ils soient en train de se séparer de leur famille. Mais dans leur tête, ils prennent leurs distances. Les repères du groupe sont alors extrêmement importants pour eux. C'est pour cette raison qu'à cet âge-là, les modes vestimentaires, les modes de jeux vidéo, les modes de parler sont extrêmement importantes. Car le jeune adolescent qui essaie de couper les liens avec sa famille est amené, pour éviter le vertige, le trouble, l'angoisse, à investir très intensément des liens avec son groupe d'amis. Donc il est malheureusement habituel que dans tous les groupes les gens renoncent à leur avis individuel au profit de l'avis du groupe. Cette façon de renoncer à son avis individuel au profit de l'avis collectif est très présent chez les jeunes.

2 - La méthode pour parvenir à un avis

personnel : partir des émotions éprouvées

Il est important d'inviter les jeunes à ne pas rabattre trop vite leur opinion sur celle du groupe. Pour ce

faire, il faut partir de ce qui est éprouvé. Certes il faut s'interroger sur la signification des images pour soi, mais il est bien évident que ce questionnement ne peut pas être théorique, du genre " Qu'est-ce que ça veut dire pour toi ? ". C'est inaudible, ça ne veut rien dire. Ce dont il faut partir, c'est " Qu'est-ce que ça te fait ? Est-ce que ça te fait peur ? Ça te donne envie de vomir ? Ça fait mal à la tête ? Aux yeux ? Ça rend heureux ? ". Il faut partir des émotions qui sont éprouvées; toute la recherche que j'ai menée sur les effets des images sur les 11-13 ans montrent qu'il n'est possible de commencer à élaborer les effets des images sur soi, que si l'on parle d'abord des effets émotionnels des images. Et ce sont ces effets qui tiennent la clé de la signification des images.

Il faut bien évidemment que vous commenciez à appliquer cette méthode pour vous-même. Chaque fois que vous allez voir un film, que vous lisez un livre, posez-vous la question des émotions qu'ils mobilisent chez vous. Ce sera sans doute pénible, parce que vous êtes comme tous les jeunes adultes, vous avez appris à faire taire vos émotions. Car une grande partie de l'éducation consiste à faire taire ses émotions. Et si vous ne retrouvez pas le chemin de vos émotions en regardant les images, vous ne pourrez jamais aider un jeune à trouver le chemin de ses propres émotions.

Et si vous ne retrouvez pas le chemin de vos émotions en regardant les images, vous ne pourrez jamais aider un jeune à trouver le chemin de ses propres émotions.

● **Traumatisme**

La différence entre stress et traumatisme

Cette recherche montre que les images violentes provoquent des effets émotionnels déplaisants marqués par l'angoisse, la douleur, la peur, la colère, le dégoût, mais elle montre aussi que face à ces expériences douloureuses, les enfants ne sont pas inactifs. Ils vont faire de grands efforts pour éviter que le stress ne se transforme en traumatisme.

Quelle est la différence entre un stress et un traumatisme ? Un stress est une agression contre laquelle vous parvenez à vous protéger. C'est une agression qui ne fait pas effraction dans votre psychisme, elle reste à l'extérieur. Pour donner une image, si vous pressez sur votre peau, c'est un stress, mais ça n'est pas forcément un traumatisme : le traumatisme vient s'il y a effraction. Si avec une aiguille vous percez votre peau, il y a effraction et donc traumatisme. Le propre d'un traumatisme, c'est d'introduire un corps étranger à l'intérieur de votre propre corps. Ce peut être aussi sous la forme d'une détérioration : si vous avez un accident et que votre rate éclate, le stress s'est transformé en traumatisme, même si celui-ci n'est pas un corps étranger. Mais la perturbation d'abord superficielle s'est transformée en perturbation interne.

Eviter que le stress

ne se transforme en traumatisme

Le système psychique fonctionne exactement de la même façon : un événement survient de l'extérieur et provoque une déformation psychique. Celle-ci s'accompagne parfois de malaises physiques : vous transpirez, vous bougez sur votre chaise, vous avez mal au ventre, mais il n'y a pas de traumatisme parce qu'il n'y a pas d'effraction. Et ce qui va éviter que le stress se transforme en traumatisme, ce sont tous les moyens que vous allez mettre en jeu, que l'enfant va mettre en jeu, pour éviter cette situation.

Ces moyens sont au nombre de trois, on le voit très bien dans l'étude que j'ai menée.

- Premier moyen : le langage

Tout d'abord, les enfants qui ont vu des images violentes vont parler beaucoup plus de ce qu'ils ont vu, mais aussi de ce qu'ils ont éprouvé. Le langage est donc un moyen privilégié pour éviter que le stress ne se transforme en traumatisme. Vous allez me dire que c'est une lapalissade, que ça fait longtemps que

l'on sait que parler des choses soulage.

- Second moyen : la construction d'images intérieures

Les enfants ont un second moyen pour éviter le traumatisme : le fait d'imaginer des petits scénarios à l'intérieur d'eux-mêmes. Les enfants qui ont vu des images violentes vont imaginer beaucoup plus de scénarios. Si par exemple on leur montre des images d'agression dans la rue, ils vont imaginer que, confrontés à la même agression, ils auraient fait appel à des copains plus grands, ils seraient allés chercher leurs parents, ils se seraient regroupés avec d'autres, et ainsi de suite. La construction d'images intérieures est donc également un moyen très important de lutte contre le stress. On peut repérer ces scénarios par le biais du langage : on peut dire à l'enfant " Raconte-nous ce que tu as imaginé ". Mais beaucoup d'enfants ne vont pas vous raconter; par contre ils vont éventuellement le dessiner ou, si on leur prête un polaroid, en fabriquer des photos.

- Troisième moyen : les attitudes, les mimiques, les gestes

Le troisième moyen qu'ont les enfants pour se protéger contre le stress des images concerne ce que j'ai appelé "les formes corporelles de la symbolisation". Confrontés à des images qui bousculent, qui bouleversent, les enfants vont utiliser des mimiques, des attitudes, des gestes. Un exemple simple : il y a un spectacle effrayant à la télévision, le lendemain dans les cours de récréation les enfants vont rejouer le spectacle effrayant. Lorsqu'il y a eu *Belphégor* il y a trente ans, beaucoup d'enfants ont joué à *Belphégor*, quand il y a eu *Goldorak*, les enfants ont joué à *Goldorak*, maintenant les enfants jouent encore à d'autres choses. Mais il est bien évident que ces enfants n'imitent pas pour de vrai. Ils savent bien qu'ils ne sont pas *Goldorak*...

On voit bien que l'imitation des images, une imitation pour jouer, est un moyen très important pour assimiler les effets des images sur soi. C'est très important parce que très souvent vous entendrez les journalistes parler de l'imitation des images, du risque que les enfants imitent les images. En réalité, ce mot d'"imitation" est absurde, parce que vous avez deux types d'imitation complètement différentes, l'imitation "pour de vrai" et l'imitation "pour de faux". Or l'imitation pour de faux ou l'imitation pour jouer est un moyen extrêmement important que les enfants utilisent pour assimiler les effets des images sur eux.

☛ Un stagiaire : Qu'appellez-vous "imitation pour de vrai" ?

▶ Serge Tisseron : Un exemple simple : vous voyez dans un film quelqu'un braquer une banque en allant d'abord étudier le système de vidéosurveillance et en rentrant ensuite son pistolet en pièces détachées pour le reconstituer dans les toilettes. L'imitation pour de vrai vous donne l'idée de faire un casse de la même façon. Et régulièrement on entend des histoires, dans lesquelles on vous dit " Tiens, ils ont fait comme dans le film Machin ". Il y a quelques mois, des voleurs ont tenté de voler les diamants de la Reine d'Angleterre en s'enfuyant par la Tamise. Les gens ont dit " Tiens c'est comme dans James Bond... ".

Mais l'imitation pour de vrai ne concerne pas seulement la délinquance, elle concerne énormément de comportements. Truffaut disait par exemple qu'il appartenait à une génération dans laquelle on avait appris à embrasser les filles en allant au cinéma. Au cinéma, on essayait de comprendre comment la langue bougeait dans la bouche, et puis on tentait de le refaire en embrassant les filles. C'était une tentative d'imiter ce qu'on voyait au cinéma, en pensant qu'il s'agissait d'un bon modèle. Le cinéma nous apprend en effet des tas de choses, à draguer, à plaisanter, et beaucoup d'autres comportements.

L'imitation pour de vrai des images n'est pas du tout négative, mais elle est malheureusement uniquement pointée comme un phénomène néfaste. Récemment, une sociologue, Dominique Pasquier, a écrit un livre qui s'appelle *Hélène et les garçons ou la culture des sentiments*, dans lequel elle montre que beaucoup d'enfants ont appris la différence entre le baiser d'amour et le baiser d'affection en regardant ce feuilleton. L'imitation des images est donc beaucoup plus compliquée que ce qu'on en dit en général. Non seulement "l'imitation pour de vrai" doit toujours être nuancée par "l'imitation pour faire semblant", mais cette "imitation pour de vrai" est loin d'être toujours négative, loin s'en faut.

● La violence des images

☛ Une stagiaire : Je voudrais revenir sur le stress et le traumatisme. Nous n'avons pas parlé de la notion de plaisir dans le cas d'une image forte et même agressive... Ce plaisir est-il légitime ? A-t-on le droit de le légitimer, ou bien faut-il le rejeter, le censurer... Et peut-on en devenir accro?

☛ Serge Tisseron : C'est une question importante.

1 - Un paradoxe apparent

La recherche que j'ai faite montre que les images violentes provoquent des sensations et des sentiments désagréables. Cela ne fait aucun doute, les courbes statistiques montrent que les images non violentes provoquent 50 % de plaisir, alors que les images violentes provoquent 30 % d'angoisse, 30 % de dégoût, de peur, etc. Donc beaucoup d'émotions désagréables. Alors pourquoi allons-nous tous voir des images violentes, ou pourquoi les recherchons-nous, aussi bien les enfants que les adultes ? Ça paraît idiot.

2 - L'explication : la violence des images comme substitut à la violence quotidienne

En fait, ça s'explique très bien : les gens vont voir ces images qui procurent chez eux des sentiments désagréables parce qu'ils éprouvaient ces sentiments avant d'aller au cinéma.

Énormément de situations de la vie quotidienne procurent des sentiments désagréables. Beaucoup d'enfants ont l'impression que leurs parents sont injustes vis-à-vis d'eux, beaucoup éprouvent de la colère vis-à-vis des contraintes éducatives. Il ne faut pas oublier que la vie d'un enfant, ça n'est pas tout rose. Il doit apprendre à se nourrir à heures régulières alors qu'il aurait envie de manger à la demande. On s'accorde à nous-même le droit de manger à la demande, alors qu'on l'interdit aux enfants. On leur impose des horaires pour tout. Les enfants ont beaucoup de raisons d'être en colère contre les règles éducatives qui leur sont imposées. Il y a aussi évidemment les contraintes scolaires : ils ont souvent l'impression qu'on leur demande des choses trop difficiles, que les enseignants ne les comprennent pas, les parents non plus.

Ce n'est pas très différent pour les adultes. Beaucoup vivent des sentiments de stress chaque jour en lisant le journal ou en écoutant la radio, entre

les OGM, la vache folle et la vie politique. Beaucoup éprouvent un sentiment de colère terrible par rapport aux injustices, aux malversations financières colossales de certains personnages d'État.


Malheureusement, pour les enfants comme pour les adultes, la plupart de ces situations de la vie quotidienne qui nous agressent, nous échappent totalement. Alors nous allons voir un film violent, ainsi nous rééprouvons la colère, l'angoisse, le dégoût, la peur que nous pouvons éprouver dans la vie. Mais ici au moins, nous découvrons toutes ces sensations de colère, de peur, de façon circonscrite, en pouvant les rattacher à quelque chose de précis, et également à quelque chose que nous pouvons communiquer à nos proches.


Un enfant a par exemple l'impression que ses parents sont totalement injustes vis-à-vis de lui, parce qu'ils lui préfèrent sa petite sœur ou qu'ils le punissent injustement. S'il en parle à ses copains, aucun ne va l'écouter. Ils ont tous les mêmes problèmes, ils n'ont pas envie d'entendre parler de ça. Si en revanche cet enfant va avec ses copains voir un film dans lequel il y a un innocent qui se trouve persécuté, ils vont pouvoir en parler à la sortie. Et il est bien évident que pour l'enfant qui se sent injustement malmené dans sa famille, derrière l'histoire du film qu'il raconte, il y aura sa propre histoire, mais ici ses copains vont l'écouter, voire lui répondre.

D'autre part, il n'y a que les images violentes qui nous proposent une violence circonscrite. Nous sommes constamment soumis à des violences non circonscrites, non maîtrisables et même parfois non identifiables. Pendant très longtemps par exemple, les femmes ont été soumises au harcèlement sexuel, mais elles ne le savaient pas parce que le mot n'existait pas. De même pendant très longtemps, hommes et femmes ont été soumis au harcèlement moral sur le lieu de travail. Et quand ils rentraient du boulot, ces gens pouvaient être sens dessus-dessous, humiliés, malmenés, mais ils n'avaient pas de mots pour en parler parce que ces mots n'existaient pas et que la chose n'était pas reconnue. Lorsque vous voyez des films violents, vous pouvez au moins rapporter vos émotions et vos sentiments face à des images qui sont circonscrites. De plus, vous pouvez échanger des propos avec vos amis de telle façon que votre expérience devienne un sup-

port de socialisation. Après un film au cinéma entre amis, on manifeste les mêmes émotions, on dit sa colère, sa peur, son angoisse, sa rage. Et à travers tout cela, on dit quelque chose de ce que l'on éprouve dans la vie quotidienne par rapport à sa famille, à la vie politique, etc.

Les adultes, eux, possèdent des organisations syndicales ou politiques, des clubs de femmes violées ou d'hommes battus qui leur permettent d'élaborer leurs traumatismes. Mais n'oubliez pas que pour les enfants cela n'existe pas. Les enfants battus ne peuvent pas se retrouver dans des associations, les enfants de parents alcooliques non plus, pas plus que les enfants violés. Cela rend d'autant plus important chez les enfants la recherche du spectacle d'images violentes qui leur permettent encore une fois de circonscire la violence qu'ils ressentent, et d'autre part de socialiser ces émotions désagréables.

 Une stagiaire : Il faut donc se déculpabiliser si on montre aux enfants des films violents ?

 Serge Tisseron : Offrez-leur ce qu'ils cherchent, mais parlez-en avec eux après.

● *Les moyens d'assimiler les images*

1 - L'important : éviter une fracture enfants / adultes autour des images

Cette fracture peut se créer de deux façons. Tout d'abord dans la mesure où les adultes demanderaient aux enfants de voir des films qui ne les intéressent pas alors que les enfants iraient voir des films que les adultes méprisent. On peut dire la même chose des jeux vidéos, c'est une catastrophe que les adultes ne s'y intéressent pas. Donc la première situation dans laquelle peut se produire cette fracture entre enfants et adultes, c'est lorsque les adultes disent aux enfants " Il faut aller voir tel film éducatif " et que les enfants préfèrent en voir un autre.

La seconde situation de fracture est celle dans laquelle les adultes voient les mêmes images que les enfants, *Terminator 2*, *Alien 4* par exemple, mais pour les engager ensuite vers une manière de penser ces images dans laquelle les enfants ne se reconnaissent pas. Les adultes disent aux enfants " Qu'est-ce que ça veut dire ? " alors que ce qui intéresse les enfants c'est "comment ça a été fabriqué ? Qu'est-ce que je peux en faire ? Qu'est-ce que j'ai éprouvé ?"

Il faut donc demander aux enfants quels films ils ont envie de voir. Moi je trouve bien mieux que les enfants voient dans des ciné-clubs *Terminator 2* et qu'ils en parlent après, plutôt qu'ils voient un quelconque film éducatif et aillent voir après *Terminator 2* uniquement entre enfants. Il faut que les films qui plaisent aux enfants leur soient montrés de telle façon qu'ils puissent avoir autour de ces films un échange avec les adultes, ou au moins un échange entre eux avec la présence d'un adulte.

2 - Permettre aux enfants d'assimiler les images de la meilleure façon possible

On peut se demander comment contribuer à aider les enfants à qui l'on montre des films à assimiler les effets des images sur eux, c'est-à-dire comment faire en sorte qu'ils puissent intégrer ces images à leurs expériences, en faire le support d'apprentissages ultérieurs et également un instrument de socialisation le plus efficace possible. Nous avons vu que les résultats de mon enquête montrent que les enfants assimilent les effets des images sur eux de trois façons complémentaires : avec des mots en en parlant, avec des images en s'en imaginant ou en

en fabriquant, et également avec des gestes, des attitudes et des comportements par le biais ce que j'ai appelé l'imitation "pour faire semblant", l'imitation "pour de faux".

- Les enfants ne sont pas égaux dans leur capacité à assimiler des images, mais cette inégalité n'est pas sociale

Il est en effet important d'avoir à l'esprit que tous les enfants ne sont pas égaux par rapport à ces trois manières de symboliser et d'assimiler les images, mais également que cette inégalité n'est pas sociale. A l'âge de 13 ans, les enfants de milieux défavorisés ont la même capacité de parler des images que ceux issus de milieux favorisés. Je ne veux pas dire par là que les enfants de milieux défavorisés ont un usage du langage identique à ceux des enfants de milieux favorisés, tous les enseignants savent bien que si l'on propose à des enfants de 13 ans un poème de Victor Hugo ou une page de Jean-Paul Sartre, les enfants de milieux favorisés en parleront plus que les enfants de milieux défavorisés. Mais les enseignants qui utilisent les images savent aussi que si l'on montre à des enfants de 13 ans un film ou un morceau de film, les enfants de milieux défavorisés en parleront aussi facilement que les enfants de milieux favorisés. C'est d'ailleurs pour cette raison que certains enseignants ont aujourd'hui le désir de faire de l'éducation en images non pour apprendre quoi que ce soit autour des images, mais simplement pour rendre la parole aux enfants des milieux défavorisés.

- Certains enfants ont plus de facilités à utiliser les images que les mots

L'exemple de la photographie :

Cette inégalité par rapport à la capacité d'utiliser des mots pour parler des images n'est donc pas sociale. Alors quelle est-elle ? On s'aperçoit en fait qu'il y a des enfants qui ont plus de facilités à utiliser les mots pour mettre en forme leurs expériences du monde, et d'autres pour lesquels il est plus simple d'utiliser des images. Ces différences se retrouvent d'ailleurs chez les adultes. Certaines personnes sont plus des orateurs ou des écrivains, des gens d'écriture ou de parole, d'autres sont plus des gens d'images, des gens qui faisaient peut-être traditionnellement de la peinture et qui aujourd'hui font de plus en plus de la photographie. L'une des conséquences de l'extraordinaire développement de la

photographie est de nous permettre de nous rendre compte que certaines personnes ne peuvent se constituer une représentation du monde que si celle-ci passe par des images. Araki, un photographe japonais qui pratique l'autobiographie photographique, déclare qu'il n'a aucun souvenir mis à part ces images. Le photographe de guerre John Mac Cullain, un photographe écossais extrêmement célèbre, disait que lorsqu'il est en dans une situation sur le terrain, il se retrouve totalement perdu, la seule chose lui permettant de retomber sur ses pieds étant de cadrer une situation à travers son appareil et d'en faire une photo.

Grâce aux progrès de la photographie, on commence donc aujourd'hui à se rendre compte qu'il y a des gens qui prennent pied dans le monde non pas en utilisant le langage, mais en utilisant les images. Cette vérité qui fonctionne pour les adultes fonctionne aussi bien pour les enfants, et encore une fois ça n'est pas une affaire de différence sociale.

- Les enfants des milieux favorisés ont plus de facilités à trouver des interlocuteurs avec lesquels commenter les images

Car il y a tout de même une différence importante : les enfants capables et désireux d'utiliser les mots vont pouvoir trouver dans les milieux favorisés des interlocuteurs. Toutes les études montrent que les enfants de milieux favorisés parlent beaucoup plus avec leur mère de leurs activités, et notamment des images qu'ils voient, et avec leur père des ordinateurs et des jeux vidéos auxquels ils jouent. Donc jusqu'à 11-13 ans, il n'y a pas de différence entre les enfants selon leur origine sociale du point de vue de la capacité à utiliser le langage pour parler des images, mais il est bien évident qu'à 16, 18, 20 ans, les enfants de milieux favorisés auront utilisé cette compétence alors que les enfants des milieux défavorisés ne l'auront pas utilisée. Cette compétence aura été mise en veilleuse et se sera probablement réduite.

Conclusion : utiliser les trois moyens d'assimilation des images pour n'oublier personne

Il est donc très important dans les contacts que vous avez avec les enfants de rétablir en quelque sorte une égalité des chances, de les inviter à émettre des mots en partant de ce qu'ils ont éprouvé, de leurs émotions. Mais cela ne touche qu'une partie des enfants, il y a une autre partie des enfants pour

laquelle il est important de privilégier le désir, la tendance à se construire des représentations du monde avec des images. Il est important de pouvoir proposer à ces enfants-là de dessiner et également de fabriquer des images. Vous avez aujourd'hui la possibilité de fabriquer des images avec des appareils numériques; ça coûte cher à l'achat, mais rien à l'usage puisque c'est effaçable et réutilisable à volonté.

Mais il y a encore un troisième moyen de mettre en forme les expériences d'images. Il s'agit des gestes, des attitudes, des comportements. Or là encore on s'aperçoit qu'il y a dans les différentes catégories sociales le même pourcentage d'enfants qui utilisent les gestes, les attitudes, les comportements et l'imitation ludique, l'imitation pour faire semblant.

Que faire, donc, pour n'oublier personne? Il faut d'abord bien sûr montrer des images, dans lesquelles il y a des scénarios. Ensuite dire aux enfants " Et bien nous allons jouer les images que vous venez de voir. Qui a envie de jouer tel ou tel personnage ? Qui a envie de jouer le héros ou l'héroïne?", et ainsi de suite. Certains vont probablement ricaner ou rester à l'écart parce qu'ils n'auront pas besoin de jouer les images pour pouvoir en parler, mais si vous ne commencez pas par proposer aux enfants de jouer les images, vous risquez bien de marginaliser irrémédiablement ceux qui ne peuvent maîtriser les expériences du monde qu'en passant d'abord par le corps, c'est-à-dire par les gestes, les attitudes et l'imitation "pour faire semblant". Si vous n'êtes pas à votre aise pour proposer aux enfants de jouer les images, inscrivez-vous d'urgence à un stage de jeux de rôle ou de psychodrame, vous y apprendrez comment on joue et comment on fait jouer.

Après que les enfants aient joué ce qu'ils ont vu, il faut leur demander de raconter ce qu'ils ont joué, et ceux qui sont à leur aise avec les mots vont en parler. Mais certains ne diront rien du tout, il faut alors leur proposer de fabriquer des images de ce qu'ils ont vu. Vous achetez ou vous faites acheter un appareil numérique, si vous n'avez pas d'argent un polaroid, et vous demandez "qui veut faire des photos", vous verrez que vous aurez des volontaires.

Si vous respectez ces trois temps, vous n'oubliez personne.

Vous permettrez aux enfants qui ont besoin de passer par le corps de prendre pied dans les expériences du monde, à ceux qui ont besoin de passer par les images aussi, et à ceux qui ont l'usage privilégié du langage d'utiliser les mots au moment où ils le désirent et où la dynamique du groupe s'y prête.

● *L'éducation culturelle*

► Une stagiaire : Vous avez parlé tout à l'heure de présenter des films violents à des enfants. Faut-il pour autant renoncer à une éducation culturelle des enfants ?

► Serge Tisseron : Qu'appellez-vous "éducation culturelle" ?

► Une stagiaire : En tant que vidéothécaires, si nous présentons des films, ça n'est pas seulement pour que les enfants les aiment, c'est aussi pour qu'ils les connaissent, tout simplement, qu'ils acquièrent une ouverture d'esprit.

► Serge Tisseron : Écoutez bien. Il y a deux façons d'intérioriser les images. La première consiste à les assimiler et à les digérer et à pouvoir ensuite les utiliser dans les diverses circonstances de la vie. C'est évidemment votre but. Il y a une deuxième façon d'intérioriser les images qui est d'enfermer les images à l'intérieur de soi dans des espèces de placards psychiques, de telle façon que ces images ne soient utilisables pour aucune circonstance de la vie.

Qu'est-ce qui va permettre aux enfants d'assimiler les images selon la première de ces dynamiques et non selon la seconde ? C'est la possibilité d'utiliser leur moyen de symbolisation et d'assimilation privilégié. Pour certains ce sera le langage, pour d'autres la fabrication des images et pour d'autres encore l'imitation "pour faire semblant". Si je vous

dis qu'il faut commencer par proposer aux enfants de jouer les images puis d'en faire des images, puis d'en parler, c'est justement pour aboutir à ce que vous souhaitez, et si vous ne faites pas ce que je vous dis de faire, vous laisserez de côté les deux tiers des enfants. Alors vous vous amuserez avec le tiers restant, vous serez éventuellement très satisfaite du résultat, mais n'oubliez pas qu'il y en restera deux tiers sur lesquels tout ce que vous aurez dit et fait aura glissé comme l'eau sur les plumes du canard.

► Une stagiaire : Peut-on utiliser votre méthode avec n'importe quel film, même des films qui a priori ne sont pas des films de violence ?

► Serge Tisseron : Absolument. Vous pouvez proposer de jouer *Terminator 2*, *Le Vieil Homme et l'Enfant*, *Kes*, tout ce que vous voulez. L'important c'est de dire aux enfants "Voilà vous avez vu ce film, je vous propose qu'on joue quelque chose, qu'est-ce que vous auriez envie de jouer là-dedans ?". Il y en a un qui va dire "Ah et bien moi j'aimerais bien qu'on joue ça". C'est l'un des résultats importants de la recherche que j'ai réalisée entre 1997 et 2000. Tous les enfants ne sont pas égaux face aux images, parce que tous n'ont pas les mêmes moyens psychiques pour les digérer. Et ces moyens ne sont pas en nombre infini, ils sont au nombre de trois : les mots, les images, l'imitation gestuelle pour faire semblant. Et il faut partir de l'imitation gestuelle pour arriver aux images et pour arriver aux mots. Si vous montrez un film à des enfants et que vous dites "Alors on en parle, qu'est-ce que vous en pensez ?" vous en aurez un tiers qui parlera, deux tiers qui seront définitivement "out".

● *Fabriquer des images*

▶ Une stagiaire : Nous nous sommes exercés hier à recréer une image propre à partir d'images existantes, à faire du couper-coller. Qu'en pensez-vous?

▶ Serge Tisseron : C'est très bien. Je pense qu'on ne peut pas opposer les nouvelles technologies aux technologies traditionnelles dans l'aide qu'elles apportent pour assimiler les expériences du monde. Proposer à des enfants de faire du couper-coller avec des ciseaux et de la colle, et des revues genre *Elle*, *Marie-Claire*, *Télérama*, *Paris-Match*, c'est très efficace du point de vue du désir ou de la nécessité qu'ont certains enfants de se construire une représentation du monde par les images. Il est tout aussi efficace d'utiliser cette méthode-là que d'utiliser la photographie numérique, des images de synthèse ou le bidouillage des images par ordinateur.

▶ Une stagiaire : C'est plus facile à mettre en œuvre...

▶ Serge Tisseron : A l'heure actuelle oui, mais dans cinq ans il sera plus facile de passer par un ordinateur. J'ai fait des couper-coller pendant très longtemps avec papier, crayon, colle et ciseaux. Depuis que j'ai Photoshop, ça va mille fois plus vite. Parce que vous isolez un élément sur Photoshop avec la baguette magique, vous le grossissez, vous le mémorisez, ça prend trois secondes et il a changé de taille. En couper-coller, vous êtes obligé d'aller à la photocopieuse, vous le posez, vous calculez votre agrandissement, vous revenez, vous le découpez, vous le recollez...

▶ Une stagiaire : Ça peut aussi être ludique comme "Paint", un tout petit logiciel de dessin que l'on trouve sur l'ordinateur sous Windows...

▶ Serge Tisseron : Oui, tout à fait. L'important, c'est d'avoir à l'idée qu'il y a des enfants qui ont besoin de passer par les images, c'est-à-dire de passer par le visuel et également le manuel, puisque les images qu'on fabrique sont celles que l'on bidouille avec les mains.

Il y a des enfants qui vont comprendre un effet de zoom parce que vous le leur expliquez, mais d'autres ne vont le comprendre que s'ils le fabriquent avec des images. Ça peut être en effet des images de papier, coupé-collé, photocopie... Du point de vue de l'efficacité, c'est la même chose. Mais ce genre de méthode est encore malheureusement dans beaucoup de lieux plus facile à mettre en

place; il faut espérer que dans quelques années il y aura partout des logiciels libres équivalents à Photoshop, sans licence.

Quoiqu'il en soit, l'important est d'inviter l'enfant à passer par une fabrication d'image. Je fais souvent des réunions avec des enseignants, qui me disent que lorsqu'ils travaillent avec des images, notamment les photographies primées dans les concours de photo-journalisme, ils sont étonnés de voir que certains enfants, incapables de rien dire de l'image, montrent qu'ils ont très bien compris comment l'image fonctionne. En effet, à partir du moment où l'on met l'image sur l'ordinateur et qu'on leur demande de la transformer, ils la modifient dans le sens du message qu'elle véhicule. Il y a par exemple cette photographie où l'on voit un vautour sur un enfant qui commence à le manger car l'enfant est mourant. En mettant cette photo sur le scanner et en proposant aux enfants de la bidouiller, on s'aperçoit que certains ont une parfaite compréhension de l'enjeu et du message de l'image, même s'ils sont incapables d'en parler dans un premier temps. Ensuite on leur demande " Mais qu'est-ce que tu as fait ? ". " Et bien voilà j'ai agrandi le vautour ". " Et pourquoi ? " Et l'enfant s'explique. Et à ce moment-là vous introduisez au langage des enfants, qui, sinon, seraient restés irrémédiablement coupés de la possibilité de parler des images.

▶ Une stagiaire : Mais est-ce que ça n'est pas frustrant pour ceux qui ont envie de parler tout de suite...

▶ Serge Tisseron : Ne vous inquiétez pas, ceux-là font déjà partie du saint des saints, alors ils peuvent attendre un peu...

Notre culture fait actuellement une place royale au langage parlé et écrit, mais cette place va probablement beaucoup changer dans les années qui viennent. La généralisation des technologies d'image va donner aux gens capables d'utiliser les images une place importante. Les concepteurs de jeux vidéos les plus talentueux sont des jeunes qui ont été exclus du circuit scolaire parce qu'ils n'étaient pas doués pour l'écriture et pour l'oral, mais devant le pupitre, ils font des miracles; ils gagnent beaucoup d'argent, ils amusent beaucoup de gens grâce aux jeux qu'ils fabriquent.

Notre culture se trouve à un moment où elle va basculer, mais malheureusement la plupart des gens qui

tiennent les médias sont des gens de langage qui ont beaucoup de mal à comprendre cela. Ceux qui sont très à leur aise pour penser le monde en images, et qui ont été jusque-là marginalisés, vont prendre la parole, avec des images. Et l'on va s'apercevoir que ces gens invitent à penser le monde différemment. Voyez aujourd'hui l'angoisse des intellectuels, qui sont des gens de langage, devant les images. La plupart des intellectuels n'aiment d'ailleurs traditionnellement pas les images. Il ne faut pas oublier les énormités qu'ont dit des gens comme Barthes notamment, qui était pourtant quelqu'un d'extraordinairement intelligent, sur les images.

● **La relation aux images**

► Une stagiaire : Est-ce que les images donnent accès à la lecture pour les jeunes...

► Serge Tisseron : Mais bien entendu. De toute façon vous savez, la différence entre les images commerciales et les images non commerciales, aujourd'hui, s'est complètement effacée. Quand le président de la République se fait photographier, c'est une image commerciale. Il ne se fait pas photographier en train de fumer un joint, donc c'est bien une image commerciale; il se montre sous l'aspect dont il a envie.

1 - Les images du cinéma

Quand vous allez au cinéma, vous voyez évidemment des images commerciales. Le cinéma américain est terrible, il est encore plus stéréotypé que les publicités, il y a souvent plus de créativité dans les publicités que dans la grande machinerie cinématographique américaine, qui est faite sur un modèle totalement commercial. Heureusement, quelques personnalités très talentueuses qui bénéficient de gros budgets font des films extraordinaires...

2 - Les images issues de l'actualité

Il ne faut pas oublier non plus que beaucoup d'images d'actualité sont également des images qui sont construites selon les critères de l'image commerciale. Vous vous souvenez peut-être de cette image d'actualité qui a fait le tour du monde il y a deux ans : la photo d'un massacre dans un petit vil-

lage algérien. On a dit que c'était l'image d'une Pietà : on y voyait une femme en train de pleurer parce qu'elle avait perdu son mari, ses frères, et ses enfants; une autre femme penchée sur elle essayait de la consoler. Cette femme disant sa souffrance était semblable à une Vierge après la crucifixion du Christ, et l'autre femme à ses côtés était telle Marie-Madeleine.

Seulement cette image avait été complètement recadrée, pour ressembler à une Pietà. L'image originale du photographe, qui avait un plan beaucoup plus large, montrait d'autres personnages, des sauveteurs, des gendarmes. Quand l'image a été recadrée pour ressembler à une Pietà, elle a donc reçu un traitement commercial, on l'a resserrée pour augmenter son impact émotionnel. En principe, une image d'actualité doit être informative; en la recadrant, on n'a pas augmenté sa valeur informative, on a augmenté sa valeur commerciale. Cette image a également été recolorisée, les couleurs ont été modifiées pour se rapprocher des tableaux de la Renaissance italienne. La recolorisation a donc aussi été dans le sens d'augmenter l'impact émotionnel pour donner l'impression aux gens d'être confrontés à une image moderne de Pietà.

► Une stagiaire : Tout à l'heure, vous avez dit que les questions que se posaient les enfants par rapport aux images étaient " Comment a-t-elle été faite et quel effet a-t-elle ?". Et justement vous expliquez que l'on donne aux images commerciales plus d'impact émotionnel, etc. Alors est-ce que ça n'est pas aussi l'image qu'on propose, la production d'images en elle-même qui a changé et qui fait qu'on ne se pose plus la question de " Quel est le message ? Qu'est-ce que ça contient ?"

► Serge Tisseron : L'important est de partir de l'idée que la relation aux images est en train de changer parce que l'introduction au monde des images est en train de changer.

1 - Les images qui nous entourent ont un sens précis...

Évidemment, on peut dire si les jeunes aujourd'hui se posent la question différemment c'est parce que la plupart des images qui nous entourent n'ont pas de sens, mais c'est faux, les images qui nous entourent ont un sens bien précis, elles n'ont jamais été aussi bien pensées. La moindre publicité aujourd'hui

d'hui, parce qu'elle engage des budgets importants, est pensée par des commerciaux, par des psychologues, par des communicants, par un planning stratégique et ainsi de suite.

2 - ... Mais on ne peut pas partir de ce sens pour les expliquer

Les images sont donc peut-être plus chargées de signification qu'elles ne l'ont jamais été, mais en même temps il n'est possible aujourd'hui de travailler avec les enfants autour de la signification des images que si on laisse provisoirement cette question de côté, en prenant le problème par la façon dont elles ont été fabriquées. Et c'est seulement en partant de cette question que l'on peut dans un deuxième temps aborder celle de la signification des images.

3 - L'important : faire la distinction entre sa représentation personnelle de l'image, et l'image réelle

Une confusion que nous faisons tous...

Il faudrait que les citoyens de l'avenir aient la possibilité de faire la distinction entre d'un côté la représentation personnelle qu'ils se font de l'image qu'ils voient, et d'un autre côté la réalité de l'image. Or ces deux choses, pour chacun d'entre nous, sont constamment confondues. Nous avons tendance à nous représenter l'image que nous voyons en fonction de nos expériences, de notre vie personnelle, etc. Et nous croyons que cette image que nous voyons est l'image que les autres voient. L'image crée toujours l'illusion qu'elle est une réalité vue par tous de la même façon. C'est d'ailleurs pour cette raison que les intellectuels se méfient souvent des images. Lorsqu'on lit un texte, on a souvent à l'idée que chacun le fait à sa façon, que chacun en retient ce qui lui correspond. Mais lorsqu'on voit l'image, on a tendance à penser que tous les spectateurs d'une image la voient de la même façon, qu'ils voient en quelque sorte la même image.

... mais qui peut être dangereuse et amener à une censure abusive

Il faut donc que les enfants deviennent demain des adultes capables de faire la différence entre l'image qu'ils voient et ce qu'est l'image en réalité. Cette distinction est importante car si vous ne la faites pas, vous pensez que tout le monde voit l'image comme vous; si par exemple vous avez des parents

morts dans un accident d'automobile et que vous voyez une séquence d'accident d'automobile au cinéma, vous allez dire " Il faut la censurer parce que c'est trop traumatisant".

J'ai entendu dire qu'il y avait aux États-Unis une Commission de Censure dirigée à une époque par quelqu'un qui était obsédé par la fellation. Tout ce qui évoquait la fellation, il fallait donc le censurer. Le risque, c'est que les censeurs confondent leur problème personnel avec le problème des autres, qu'ils confondent l'image qu'ils voient avec ce qu'elle est en réalité. Beaucoup d'adultes croient que les enfants voient les images comme eux. Pour éviter que cela ne se reproduise d'une génération sur l'autre, il faut commencer, pour la première fois de l'histoire, à fabriquer des citoyens qui apprennent à faire la différence entre l'image qu'ils voient et ce qu'est l'image en réalité. Or pour faire cette différence il faut d'abord partir de ce qu'est l'image pour soi, et c'est seulement après que l'on peut comprendre que cette image est en réalité différente.

● *Le créateur d'images*

👤 Une stagiaire : Peut-être qu'il faut aussi interpréter ce que le créateur d'images a voulu dire...

▶ Serge Tisseron : Non, parce qu'aujourd'hui il n'y a plus de créateurs d'images. C'est-à-dire qu'aujourd'hui les images sont fabriquées par des collectifs. Quand Léonard de Vinci faisait la Joconde, là oui, il faisait la Joconde.

Regardez toute l'histoire du cinéma, lisez les interviews des réalisateurs. Joseph Von Stroheim a passé son temps à dire que les films commercialisés sous son nom n'étaient pas les siens. Il a été le premier à le dire aussi clairement, mais beaucoup de grands réalisateurs américains vous diront qu'on leur a imposé des contraintes et que, pour une part, le produit fini n'est pas vraiment ce qu'ils auraient aimé qu'il soit. Regardez toutes les coupes faites dans un film, tout le monde sait bien que *2001 Odyssée de l'espace*, ça n'est pas celui qu'a voulu Stanley Kubrick. Tous les grands réalisateurs se plaignent que leur film n'est pas celui qu'ils auraient voulu faire.

A la télévision, les images passent dans des moulinettes. Il y a un tremblement de terre à l'autre bout du monde, des équipes de cameramen de tous les pays vont faire des photos et des bandes-films. L'Agence France Presse retient quelques images qui sont transmises à Paris, parmi celles-ci les chaînes de télévision font leur choix; et au dernier moment, en fonction de diverses contraintes, c'est une image plutôt qu'une autre qui est montrée. Et finalement ce qui vous arrive, c'est une petite chose qui est le résultat d'un ensemble de contraintes tel que vous ne pouvez pas dire "C'est Monsieur Tartempion qui, à tel poste, à tel endroit, a décidé que les téléspectateurs verraient ça".

▶ Un stagiaire : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous. Vous avez donné des exemples du cinéma américain, là c'est effectivement le commanditaire qui décide. Il est peut-être faux de dire que c'est la même chose dans le cinéma français...

▶ Un stagiaire : Un exemple précis récent, dans *Kirikou et la sorcière*, c'est bien le réalisateur qui a imposé son choix et qui a forcé les producteurs à accepter que les femmes noires aient les seins nus.

▶ Serge Tisseron : Oui, mais ça n'est pas ça qui nous donne la signification du film. Il est évident que des choix concernant une œuvre sont à un cer-

tain moment imposés par une personne et d'autres par une autre personne, mais à aucun moment vous ne pouvez considérer aujourd'hui qu'une image puisse refléter une seule intention, parce qu'aucune image n'est fabriquée par une seule personne.

Je ne dis pas que dans le collectif il n'y a pas à un moment quelqu'un qui impose sa volonté, " Les seins nus, j'y tiens, si vous ne les voulez pas je m'en vais ", ou bien un présentateur télévisé " je veux cette image-là aux actualités et pas une autre". Mais le présentateur n'aura pas fait sa propre sélection parmi toutes les images disponibles, il aura fait sa sélection dans une liste préétablie, donc il n'aura pas tout vu.

▶ Une stagiaire : Dans le cadre du film documentaire par exemple, Wiseman, qui est américain, fait des heures et des heures de rushes, et il fait bien son montage tout seul... Il arrive donc dans le documentaire que l'on fasse des choix personnels.

▶ Serge Tisseron : Le reportage passe par à la télévision, le reportage est regardé en famille, le père de famille décide de zapper, et le reste de la famille ne verra qu'un morceau du reportage, il y aura donc bien une interférence du collectif. Ce que je veux dire, c'est que nous n'avons plus la possibilité aujourd'hui de rapporter les images à une seule intention. Il s'agit de cumuls d'intentions.

Quand Léonard de Vinci créait La Joconde, il choisissait ses couleurs, si elles n'existaient pas ils les inventaient, et ainsi de suite. Aujourd'hui bien sûr, vous avez des gens qui imposent leurs choix, mais de toute manière ces choix dépendent toujours pour une part des contraintes qui engagent plusieurs intentions différentes.

Ce n'est pas une manière de réduire le rôle du créateur, c'est une manière de poser en d'autres termes la question du spectateur. Aujourd'hui, l'enfant qui se demande comment ça a été fabriqué, il est dans le vrai. Si vous lui dites "L'important c'est de savoir ce que le réalisateur a voulu dire ", vous êtes dans l'illusion d'un réalisateur d'images qui serait dans la position d'un peintre à la Renaissance, mais vous n'êtes plus dans la réalité de ce que sont aujourd'hui les rapports de production dans le monde de la fabrication des images, vous êtes dans une fiction. Alors si cette fiction était structurante, je serais d'accord. Le problème c'est qu'il s'agit d'une fiction déstructurante parce qu'en invitant les enfants à penser de cette façon-là, vous allez à contre-courant de toute

cette nouvelle culture des images qui est en train de se mettre en place et qui consiste justement à tout moment à questionner le mode de fabrication. Or, les images seront de plus en plus appelées à être numérisées, bidouillées, transformées.

► Un stagiaire : J'aimerais parler de la singularité d'un film par rapport à un autre. Peu importe qu'il y ait une personne, un collectif, la singularité est pour moi dans le fait qu'un film va se distinguer d'un autre.

J'aimerais relier ça à une expérience que j'ai faite en regardant à la télé une adaptation de la bande dessinée de *Largo Winch*, diffusée sur M6. Je l'ai regardée avec un groupe d'adolescents de 13-14 ans qui avaient lu la BD. Et pendant le film, en regardant et en commentant avec eux, j'avais l'impression qu'il y avait pour eux très peu de surprises, c'est-à-dire qu'ils comprenaient vraiment très bien ce qui se passait. J'ai même eu l'impression qu'ils anticipaient toujours avec beaucoup d'avance ce qui allait se passer et qu'en gros les personnages et l'histoire étaient parfaitement identifiables.

En fait, on regarde ce film un peu comme on va jouer à un jeu vidéo dans la mesure où l'on connaît, on sait ce qui va se passer là, à tel moment du scénario. On est donc dans une espèce de plaisir connu, anticipé. Et je serais tenté de me dire " Regardons ensemble un film singulier, différent de celui-ci, et qui provoquerait une incertitude, pourquoi pas un trouble, avec l'idée que ce trouble est aussi un plaisir du spectateur ". Dans notre petit groupe, nous parlons des films en nous disant qu'il s'agit aussi à un moment donné d'une rencontre avec une sorte d'altérité, c'est-à-dire quelque chose qui nous est peut-être étranger, mais qui est également intéressant.

► Une stagiaire : Tout à l'heure, vous parliez du fait d'expliquer, de trouver des raisons, de savoir pourquoi le réalisateur a fait çà ou ça, mais lorsque l'enfant crée sa propre image, il sait pourquoi il l'a faite de cette façon. Donc il peut l'expliquer. Ne pourrait-on pas lui demander pourquoi selon lui le réalisateur du film visionné a créé ses images dans un sens et pas dans l'autre ?

► Serge Tisseron : Non. Tout simplement parce que lorsque vous fabriquez une image, vous utilisez le

corps et les mains. Et à partir du moment où vous mettez la main à la pâte, vous engagez des processus psychiques très différents de ceux qui sont engagés simplement lorsque vous regardez.

Prenez un exemple simple : vous ne savez pas quoi écrire, vous essayez d'imaginer quoi écrire, vous n'y arrivez pas. Vous vous mettez devant une feuille blanche, vous commencez à écrire et ça vient. Vous voyez bien la différence qu'il y a entre penser et faire. Pour les enfants qui ont besoin de passer par les images pour penser ces images, c'est la même différence. Vous leur demandez, leur tête est vide. Mais vous leur demandez de fabriquer une image, ça passe par les mains, ils la fabriquent. Ensuite vous leur demandez pourquoi ils ont fait cette image-là et pourquoi elle est différente de celle qu'ils ont vue, et ils commencent à parler.

● *L'image "réelle"*

► Une stagiaire : Il y a lieu de faire la différence au bout du compte entre l'image qu'on interprète et l'image réelle. Je ne vois pas ce que c'est l'image réelle.

► Serge Tisseron : Justement, c'est bien le problème : l'image réelle n'existe pas.

1 - L'image telle que nous la percevons est différente de celle que le réalisateur a fabriquée

Les images n'existent que dans le moment où vous les actualisez, dans la réception que vous en avez. Toutes les images sont virtuelles : si j'ai Ben-Hur en cassette chez moi, c'est virtuel. Quand je le mets dans mon magnétoscope et que je le regarde, ça devient une image réelle qui s'anime et que je vois. Il est bien évident que l'image que je vois, c'est-à-dire qui s'inscrit dans mon esprit, elle n'est pas identique à l'image que le réalisateur a fabriquée, preuve en est que lorsqu'on voit une photographie à plusieurs et qu'on en discute ensuite, on s'aperçoit que personne n'a vu la même photographie. Le problème est qu'il y a des gens qui sont persuadés qu'il s'agit des mêmes images.

2 - La façon dont nous voyons l'image dépend de notre culture et du moment où on la regarde

J'étais à un colloque international à Sydney il y a un mois, et il était flagrant de voir à quel point les différentes cultures apprécient très différemment la violence des images, par exemple. Ce qui est violent pour les Japonais ne l'est pas pour les Français. Les Japonais ont traditionnellement toujours montré des femmes à poil sans poils, il ne fallait pas qu'on voit le poil, pour eux c'était l'horreur absolue. Pour eux c'était une violence inouïe, donc ils n'en voulaient pas de ça. En France il ne faut pas parler de l'armée, c'est très difficile, on commence à en parler un tout petit peu mais traditionnellement la France est un pays où l'on peut parler de beaucoup de choses, mais pas de l'armée. Aux États-Unis, on parle de l'armée très facilement. Il n'y a qu'à voir Stanley Kubrick faisant *Les Sentiers de la Gloire*, un film interdit pendant 20 ans en France, c'est quand même extraordinaire. Ou la difficulté, en France, à parler de la guerre d'Algérie, alors que les Américains ont parlé tout de suite de celle du Viêt-

nam. Donc l'appréhension que vous avez des images varie selon votre culture.

Il faut bien réaliser que vous voyez d'abord une image en fonction de votre culture, en fonction de votre histoire mais aussi en fonction du moment où vous la regardez. Si vous voyez La Grande Bouffe ayant faim, vous ne le vivez pas de la même façon que si vous le voyez malade, en pleine crise de foie. C'est cette différence-là qu'il faut faire entre les images telles qu'elles sont proposées et les images que vous construisez à l'intérieur de vous.

3 - L'exemple de la publicité : une même image a plus ou moins d'efficacité selon le public qu'elle touche

L'impact de l'image sur vous n'est pas forcément ce que les fabricants ont voulu créer, peut-être les fabricants ont-ils voulu faire autre chose. Regardez aujourd'hui la réaction qu'ont beaucoup de gens en voyant des publicités, ils disent " Ah cette publicité elle n'est vraiment pas bonne, je n'achèterai jamais le produit ". Ces gens ont une mauvaise éducation aux images, parce qu'ils croient que la réaction qu'ils ont aux images est ce que le publiciste a voulu faire. Mais si une publicité ne vous plaît pas, ça prouve seulement que le publiciste a fait une publicité qui ne vous était pas destinée mais qui est très efficace sur d'autres. Vous pouvez donc commencer à comprendre que l'image est construite pour un public dont vous ne faites pas forcément partie.

J'ai travaillé par exemple sur des campagnes publicitaires pour essayer d'en comprendre l'efficacité ou l'inefficacité. J'en parle un peu dans *Petites Mythologies d'aujourd'hui*, l'un de mes derniers livres. Il y a des campagnes publicitaires qui ont fait perdre beaucoup de ventes à leurs produits parce que les contraintes imposées par les propriétaires de la marque étaient des contraintes à travers lesquelles ils confondaient l'image qu'ils avaient de la marque avec celle qu'il était utile de donner de la marque pour qu'elle se vende. C'est notamment le cas dans les entreprises familiales, où les patrons de la marque peuvent être attachés à une certaine image et confondent celle-ci avec l'image qu'il pourrait être utile de donner à un public.

4 - Une distinction capitale dans un monde destiné à devenir de plus en plus virtuel

Faire cette distinction est donc vraiment crucial, et ça le sera de plus en plus parce que nous serons de plus en plus environnés d'images qui nous invite-

ront à confondre l'effet de l'image sur nous avec l'image elle-même. Notamment toutes les images qui seront retouchées par ordinateur, cela donnera des images qui auront un impact émotionnel de plus en plus efficace. Si vous ne commencez pas par assimiler l'effet des images sur vous, vous êtes complètement parasités, vous courez à tout moment le risque de croire que l'image a été fabriquée pour vous donner précisément l'impression que vous avez... Mais peut-être l'image a-t-elle été fabriquée pour donner une autre impression à la majorité. Il faut toujours partir de ce que l'image vous fait à vous, comment elle vous le fait, pourquoi elle vous le fait. Et à partir de là vous pouvez beaucoup mieux relativiser l'image, prendre de la distance par rapport à elle pour la travailler en elle-même.

● **Manipulation**

► Un stagiaire : Peut-on parler de manipulation ?

► Serge Tisseron :

1 - La manipulation est partout

Les images sont faites pour manipuler, mais le langage aussi, tout ce que l'être humain a inventé, toute la communication est faite pour manipuler. Allez acheter une voiture : le premier mot du vendeur jusqu'au dernier sera destiné à vous manipuler. Les hommes politiques, n'en parlons pas. Donc de toute façon, c'est idiot de parler de la manipulation des images parce que la manipulation est bien aussi importante dans le discours écrit, en parlé, que dans les images. Regardez par exemple au moment de la guerre du Kosovo, l'extraordinaire unanimité de la presse dans les positions mises en avant. Ça n'était pas des positions d'images, c'était des positions de texte, des positions d'écriture. La composante manipulatoire fait partie de l'existence humaine. L'être humain a le désir de convaincre les autres que sa vision du monde est juste.

2 - Une distinction image perçue / image réelle nécessaire pour plus de tolérance

Lorsque je vous dis qu'il faut constamment apprendre à séparer l'image de la réalité, c'est aussi une façon d'inviter à la tolérance. Car beaucoup de gens qui confondent l'image qu'ils voient avec l'image réelle vont prendre des décisions sur ces

images parce qu'ils pensent que tout le monde va réagir à ces images comme eux.

Le film *Doberman* par exemple. Ce film a provoqué une critique très violemment négative, on l'a accusé d'être fasciste, nazi, dangereux, etc. Une chaîne de télévision m'a demandé de le voir pour donner mon avis, j'y suis donc allé avec une vieille dame et avec mon fils qui avait à l'époque 16-17 ans. Mon fils a rigolé du début à la fin parce qu'il n'a vu dans le film qu'une bande dessinée. La vieille dame par contre était effondrée, parce que dès qu'elle voyait un imperméable mastic, elle voyait la Gestapo. Il était très intéressant de voir à ma gauche mon fils qui rigolait sans arrêt, et cette vieille dame qui était accablée et qui disait " Ça n'est pas possible, c'est pas possible " toutes les cinq minutes parce qu'elle avait des souvenirs de la dernière guerre très angoissants qui lui revenaient.

Il aurait été très important que mon fils puisse comprendre que l'image qu'il s'était faite du film était une image construite à partir de sa familiarité avec les bandes dessinées, mais que cette image ne se confondait pas avec le film, et que celui-ci contenait des choses terriblement violentes. Et ç'aurait été important que cette vieille dame comprenne que l'image qu'elle se faisait du film n'était pas le film réel et que pour une part le film contenait des choses très angoissantes et très préoccupantes, mais que par d'autres aspects il était construit comme une bande dessinée.

► Un stagiaire : Vous nous invitez donc à relativiser à chaque fois...

► Serge Tisseron : Pas relativiser par principe, mais relativiser en partant des constructions psychiques que l'on s'est faites à partir de ce que l'on a éprouvé. Toujours partir de la composante émotionnelle face aux images. Non pas " Qu'est-ce que vous en pensez ? " mais " Qu'est-ce que ça vous fait ? ", chaud, froid, rire, ça chatouille l'estomac, ça fait bander, ça fait mouiller, ça fait pleurer, ça fait mal au crâne, ça donne envie de vomir? Partir de l'éprouvé.

► Une stagiaire : Vous avez fait partie de la Commission de Classification des Films...

► Serge Tisseron : En fait, j'ai refusé d'en faire partie. Parce que je pense que cette Commission n'a pas de critères autres qu'idéologiques et subjectifs. C'était le point de départ de ma recherche sur les images : j'ai dit " Je refuse d'en faire partie parce

qu'actuellement à mon avis il n'y a pas de critères, et il me paraît plus intéressant de chercher à comprendre comment permettre aux enfants de mieux se protéger contre les risques des images, qu'ils risquent toujours de voir de toutes façons".

► Une stagiaire : Concernant la perception des films selon le public auquel ils sont destinés, j'ai été heurtée tout à l'heure lorsque vous avez parlé d'une œuvre violente et que vous avez cité *Goldorak*. Petite, j'ai vu *Goldorak*, et je ne l'ai jamais ressenti comme un film violent. Pourtant à l'époque, je pense qu'il y avait eu une polémique de la part des adultes autour de ce dessin animé. Alors y-a-t-il une différence de perception des images selon que l'on est adulte, où l'on se dit " Mes enfants n'iront pas le voir " ? En tant que vidéothécaires, c'est important, car nous faisons des sélections.

► Serge Tisseron : Vous ne pouvez pas faire la différence. Partez du principe selon lequel des images peuvent être très violentes pour vous, mais absolument pas pour d'autres. Inversement, vous pouvez percevoir les images de *Goldorak* comme anodines, mais *Goldorak* a été perçu comme un film très violent par certains enfants. Liliale Lurçat a écrit un livre qui s'appelle *Seul avec Goldorak*, dans lequel elle montre que ce dessin animé a été bouleversant pour certains enfants.

● Violence

► Une stagiaire : Que dire de la violence d'un personnage "positif" ?

► Serge Tisseron :

1 - Le héros "positif" n'empêche pas d'intérioriser les images sur le mode du "placard psychique"

Lorsque vous voyez deux heures de choses horribles et qu'à la fin on vous montre qu'en fait le sadique meurtrier était un justicier animé de bonnes intentions, ça ne change pas les deux heures d'horreur que vous avez vues. Ce sont des bêtises, c'est pour contourner la censure, ça repose sur l'idée qu'il y aurait une seule façon d'intérioriser les images qui serait de les intérioriser en fonction des modèles qu'elles proposent et des intentions qui animent ces modèles. Mais je vous ai dit qu'il n'y avait pas une seule façon d'intérioriser les images, il y en a deux. Si vous voyez deux heures d'horreur, vous pouvez enfermer ces horreurs à l'intérieur de vous en les intériorisant sur le mode du placard psychique. Et le dénouement, les cinq dernières minutes, vous les assimilerez sur le mode de l'assimilation psychique, et vous garderez en vous ces deux modes d'intériorisation parallèles, chacun avec sa logique propre.

Il y a une illusion qui est qu'on intérioriserait les images selon un seul mécanisme. Si c'était le cas, il suffirait de montrer après deux heures d'horreur que le héros avait de bonnes intentions, qu'il voulait venger sa petite sœur qui avait été violée. La réalité est bien différente. Si on vous montre deux heures d'horreur, vous les intérioriseriez sur le mode du placard psychique et le dénouement n'y change rien.

2 - L'important : choisir le film que l'on souhaite, mais par la suite le mettre en scène et en discuter

Dans la mesure où l'on ne peut jamais savoir ce qui va être violent ou pas, passez n'importe quel film. Choisissez-le en fonction de vos goûts, en fonction du plaisir que vous aurez à en parler, c'est le seul critère qui importe. Evidemment vous n'allez pas prendre un film interdit au moins de 16 ans si vous avez un public de 12 ans, mais ne vous souciez pas trop de savoir si ça va être violent ou pas pour certains enfants. Le principal est que ce ne soit pas interdit. Si un enfant rentre chez lui le soir complè-

tement décomposé en disant qu'il a vu un truc horrible, de toute façon vous êtes couverts, la Commission de censure ou de classification n'avait qu'à faire son boulot.

Mais surtout, prenez beaucoup de temps pour mettre en scène les situations en disant aux enfants " Qu'est-ce que vous avez ressenti ? ". Il y en a un qui va dire " Oh la la ! ça fait mal quand ils se font des coups là ". Alors vous dites " Et bien oui, alors on va le jouer ". Jouez-le, et éventuellement faites ensuite des bricolages, des polaroids ou ce que vous voulez, et puis après parlez-en.

Mais si vous ne passez pas d'abord par le jeu, c'est là que vous risquez qu'un enfant qui ne dit rien pendant votre heure de discussion rentre chez lui le soir complètement malade. Il ne veut pas manger, sa mère lui demande " Qu'est-ce que tu as ? " et il finit par cracher le morceau : " La bibliothécaire nous a montré des choses horribles ". Si vous passez par le jeu, cet enfant va se porter volontaire et gesticuler dans tous les sens. Au moins à partir de ce moment-là, vous pourrez comprendre qu'il a été bouleversé par les images. Parce qu'il ne vous le dira pas : ce sont toujours les gens les plus bouleversés qui ne disent rien. C'est pour cette raison qu'il faut passer par le corps.

► Une stagiaire : Je voulais demander comment l'on pouvait faire par rapport à des films qui sont critiques, qui comportent une dénonciation de la violence par exemple. Comment faire prendre conscience de cet aspect critique et ne pas s'arrêter au premier degré de violence ?

► Serge Tisseron : Ça n'est pas la peine de vous atteler à ça. Certains films ne sont critiques que pour jouer sur les deux tableaux, commerciaux par la violence, et critiques pour passer la Commission de Censure.

► Une stagiaire : Par exemple un film comme *L'Appât*, de Bertrand Tavernier...

► Serge Tisseron : *L'Appât* est un film absolument remarquable. La diffusion télévisée était suivie d'un débat, tous les jeunes interrogés disaient des choses passionnantes et, à part le juge pour enfants qui était un type très bien, les autres intervenants adultes ont malheureusement dit des choses peu intéressantes.

1 - Les jeunes sont de toute façon familiers de la violence

L'Appât est un film très bien, c'est un film que vous

pouvez utiliser pour travailler. C'est un film très violent, mais il ne faut pas oublier que les jeunes sont familiers de cette violence. Il y a des jeunes qui sont violés dans les toilettes de l'école, qui sont soumis à des sévices sexuels dans la cour de récréation. Les cours de récréation, ça n'est pas le paradis. Quand les enfants commencent à parler, quand les enfants commencent à dire " Le grand m'a poussé dans les toilettes, il veut que je suce son zizi ", quand vous commencez à donner la parole aux enfants, vous vous apercevez d'un tas de choses qui se passent dans les écoles et dont vous n'aviez pas idée. Alors ne vous inquiétez pas, la violence de *L'Appât*, ils la connaissent. Et toutes les violences que vous pouvez leur montrer, ils les connaissent. Simplement ils ne vous en parlent pas.

2 - L'important : mettre en scène les images violentes vues dans un film

Encore une fois, il faut partir de l'effet que ça leur fait, et les inviter à mettre en scène ces choses. Si un enfant vous propose des choses un peu scabreuses à mettre en scène; mettez-les en scène quand même. S'il vous propose des choses un peu scabreuses c'est qu'il les a vécues, ou que quelqu'un qui les avait vécues lui en a parlé d'une manière bouleversante; essayez simplement à ce moment-là de parler beaucoup, et aussi de solliciter l'avis des autres enfants, pour que ce qui est joué ne soit pas quelque chose qui le concerne lui seul, mais qui les concerne tous.

Et surtout n'oubliez pas que jouer, c'est toujours "pour faire semblant". C'est-à-dire qu'on ne s'embrasse pas pour de vrai, on s'embrasse pour faire semblant en faisant un baiser dans l'air, et on ne se donne pas un coup de poing ou un coup de pied pour de vrai, on fait semblant. Il est très important de passer par le corps, parce que les images sont fabriquées pour avoir un impact sur notre corps : et c'est parce qu'elles ont un impact sur notre corps, qu'elles ont un impact sur notre esprit, mais on ne peut souvent comprendre le nœud qu'en passant par le premier. ►

Avec le soutien de

Ministère de la culture et de la communication
Délégation au développement et à l'action territoriale

remerciements à ...

Christophe Postic
Benoît Cornet
animateurs CEMEA de la session

Les stagiaires

*qui, par leurs questions,
ont enrichi cette intervention*

réalisation

Images en bibliothèques

✦ *Ce document est diffusé à titre gratuit auprès
des adhérents à l'association Images en bibliothèques*

✦ *Non-adhérent :*

Participation au frais de publication : 50F (7,62 E)

Images en bibliothèques Publications

Septembre 2001

Images en bibliothèques

54, boulevard Richard Lenoir
75 011 Paris

téléphone 01 43 38 19 92

télécopie 01 43 57 84 17

ib@imagenbib.com

Email

coordination

Dominique Margot

décryptage des bandes son

Anne Zemirline

Mise en forme

Elsa Margot